

## Rencontre Madeleine H/F

### L'égalité professionnelle dans le secteur culturel

Mercredi 6 décembre 2017

Rencontre organisée par Réseau en scène Languedoc-Roussillon  
dans le cadre du projet Madeleine H/F,  
en partenariat avec la Revue NECTART  
et avec le soutien du Théâtre Jacques Cœur - Commune de Lattes

**Nancy Huston**

#### *La nouvelle ignorance sexuelle*

*"Nous sommes tous, hommes et femmes, en proie à des forces incroyablement puissantes, élaborées au long de millions d'années. Alors essayons d'être gentils les uns avec les autres."*

J'ai tenu à mettre en exergue ce message rédigé en 2009 par un homme pour le blog de la journaliste américaine Susannah Breslin "Pourquoi les hommes hantent-ils les boîtes de strip-tease ?" Phrase précieuse, à partager largement, à discuter, à méditer... mais dont la sagesse aura, je le crains, du mal à se faire entendre en France, tant la pensée française en la matière est entravée par des abstractions et des absurdités modernocentristes.

#### **1. Pauvre érection intempestive**

Ces derniers mois, grâce à "l'affaire Weinstein", nous assistons à quelque chose de nouveau et d'important : par les médias sociaux et les médias traditionnels, déferlent et convergent soudain des millions de voix de femmes de tous milieux, continents, âges, disant #moi aussi #moi aussi j'ai été harcelée, tripotée, serrée, frôlée, insultée, violée, moi aussi j'ai dû repousser des avances sexuelles que je n'avais aucunement cherchées et auxquelles on n'avais nulle envie de donner suite.

Si, délaissant ces douleurs et ressentiments intimes, on s'élève un peu, on peut contempler notre pauvre espèce cheminant à travers les âges, tanguant d'époque en époque, cherchant, trouvant, imposant et révisant d'innombrables solutions au problème que pose le fait que *la bandaison de papa ça ne se commande pas*. Sans doute depuis l'époque néolithique et les débuts de la "civilisation", l'érection intempestive a été un problème ; toutes les religions ont su qu'il était indispensable de la gérer. Chez les monothéistes, certains commandements ne concernent au fond que les garçons et parlent que de cela. Attention, disent-ils ; ne suivez pas votre queue.

Les sociétés laïques, soucieuses de liberté, d'égalité et de fraternité, angélistes en quelque sorte, ont négligé de réfléchir là-dessus. Tout en se félicitant des progrès des sciences, elles ont préféré ne tenir aucun compte de leurs résultats. Ainsi, suggérer qu'il pourrait y avoir des différences innées entre mâles et femelles de l'espèce humaine, c'est être "essentialiste". On est aussitôt assimilé aux eugénistes nazis, aux cathos, aux racistes à ceux qui se réclament du "Tout-Nature"... comme si la différence justifiait *ipso facto* l'oppression.

Autre exemple des faits rustiques que l'on oublie ou nie, lié au précédent : parce que le sperme s'accumule dans les testicules, les jeunes hommes ont un besoin physiologique d'orgasme. Même si les jeunes femmes adorent faire l'amour, elles peuvent attendre sans souffrir physiquement. Cet état des choses n'est pas l'effet de la "valence différentielle des sexes" chère à Françoise Héritier, *il est l'effet de la physiologie*. Le besoin d'orgasme des jeunes mâles humains peut être tranquillement comblé par la masturbation, et a dû l'être au cours d'une grande partie de l'Histoire humaine ; hélas les trois monothéismes condamnent explicitement et violemment cette solution-là aussi. En fait ils condamnent toutes les solutions (même la "pollution nocturne" est une faute selon les textes judaïques !), faisant mijoter les hommes dans une culpabilité perpétuelle qui a dû les rendre manipulables. Par ailleurs, les trois monothéismes couvraient le corps des femmes fécondes pour éviter au maximum, à ces jeunes hommes, la tentation. En peu de temps, nous sommes passés de l'interdiction de l'érection à sa provocation perpétuelle. J'y reviendrai...

À la vue d'une partenaire sexuelle potentielle, les jeunes mâles hétérosexuels de notre espèce comme de toutes les espèces mammifères ont une érection involontaire. Mais voici le hic : étant une espèce fabulatrice programmée pour tout interpréter, nous percevons chaque événement comme l'effet d'une *volonté*. Un garçon qui bande à la vue d'une jolie fille estime que c'est la "faute" de celle-ci ; qu'elle l'a bien "cherché" en se donnant cette apparence-là. De son côté, la fille – qui, elle, n'a jamais fait l'expérience d'une érection – pense que si le garçon exprime son désir il en est à 100% responsable, donc blâmable. Le malentendu serait comique s'il ne causait tant de souffrance.

Certes, pouvoir et argent viennent souvent s'immiscer dans ces histoires, c'est facile à constater... et ce, dans les deux sens. *Le garçon n'en a pas et la fille en a* (cf le brouhaha de l'été dernier autour du quartier de La Chapelle, où les femmes globalement blanches et bien sapées se faisaient agresser par de jeunes riverains à la peau sombre et au portefeuille vide). *Le garçon en a et la fille n'en a pas* (les Weinstein de ce monde, grands ou petits patrons, faisant miroiter emplois, contrats, avantages, à celles qui veulent bien coucher ou toucher). Certes des hommes se font harceler aussi, les voix de nombre d'entre eux sont venues se joindre à celles des femmes... mais dans leur écrasante majorité les gestes déplacés viennent des hommes. Et si le pouvoir joue un rôle, c'est malgré tout les organes sexuels, c'est-à-dire les organes liés à l'engendrement, qui sont frôlés, touchés, exhibés, pénétrés dans toutes ces situations – et non, par exemple, l'épaule ou le genou. C'est donc bel et bien l'érection qui se trouve au cœur du problème.

Une guenon n'a pas de réaction particulière quand un gorille mâle l'agresse sexuellement. Si elle n'a pas envie de copuler, elle essaie de se dégager. Si elle échoue et se fait violer, elle protestera très fort mais elle n'en sera pas humiliée, n'en restera pas, comme nous autres femmes, traumatisée. Je répète : *parce que* nous sommes humains, nous nous acharnons spontanément à tout interpréter et à tout comprendre, *y compris ce qui n'a pas de sens*. En tant que femelle humaine, sauf si j'ai la chance d'être un bébé inconscient ou une vieille dame impotente, je suis obligée de réagir à une agression sexuelle. Je peux hausser les épaules et rire, me mettre en colère, me sentir coupable, porter plainte, devenir paranoïaque, me claquemurer chez moi... Même si je parviens à me persuader que cet incident ne me concerne pas "personnellement", *il m'atteint personnellement*. Oui : *parce qu'une*

femme est une personne, elle n'a d'autre choix que de "prendre perso" tout ce qui lui arrive et de l'intégrer à son histoire.

Sans doute était-il nécessaire de passer par cette première phase de la pure dénonciation : je suis une pauvre victime innocente et voici le mal que m'ont fait les hommes. Tandis que nous autres femmes ne voulons que vivre tranquillement notre vie – nous habiller comme nous l'entendons, et *basta* –, des hommes méchants, malveillants, coupables, viennent nous embêter dans la rue, les bureaux, les entreprises, les plateaux de tournage, les cafétérias, etc. Oui, il était sans doute nécessaire de passer par cette phase, mais il serait vraiment dommage d'en rester là.

## **2. La théorie qui nous bande les yeux**

Ces dernières années, la théorie du genre a fait des ravages en France : non seulement elle a conforté la tendance des intellectuels français des deux sexes à être aveugles et sourds aux réalités les plus basiques de l'existence animale sur Terre, notamment l'enfantement, mais, de plus, décrivant les rapports hommes-femmes exclusivement en termes de "pouvoir", de "domination", de "construction" et de "mythe", elle a fini par rendre les faits incompréhensibles. Je dirais que cette théorie nous a rendus "bêtes" si je n'avais à cœur de faire cesser la funeste tradition qui nous fait attribuer aux animaux nos propres défauts ; disons donc qu'elle nous a rendus *ignorants*.

Aujourd'hui, on ouvre la radio et on entend deux jeunes intellectuelles prétendre que le harcèlement sexuel perdurera tant que subsistera une différence entre les sexes, tant que l'on persistera à enseigner aux garçons et aux filles qu'ils ne sont pas pareils. On ouvre le journal et on tombe sur le témoignage d'une femme, l'eurodéputée écologiste Karima Delli : "Il y a deux hommes dans mon cabinet. M'est-il déjà arrivé de leur pincer les fesses dans un ascenseur ou de les coincer dans mon bureau ? Jamais." (*Le Monde* du dim 29 - lun 30 octobre). Mais où sommes-nous, comment avons-nous fait pour perdre à ce point le sens commun ?

Je dois avouer que je l'ai égaré moi aussi, des années durant. Oui j'ai sacrifié moi aussi à l'idéologie du l'unisexe. Entre, mettons, quinze et trente ans, soit exactement les années où j'étais le plus féconde, j'ai *oublié* moi aussi que je faisais partie d'une espèce mammifère dont les mâles sont programmés pour désirer par le regard. Ce n'est qu'à cinquante ans passés, déjà en train d'entrer en ménopause (et de sortir du regard des hommes inconnus), que j'ai pu écouter et entendre les confidences des hommes autour de moi, mes amis proches.

Un jour par exemple où je déjeunais avec Hervé, il m'a dit en passant : "De toute façon, un bonhomme il est à la merci de son sexe, tu lui fous sous les yeux une paire de beaux seins, une paire de belles fesses, il réagit, il ne peut pas faire autrement." Je me rappelle avoir vécu à cet instant une vraie petite sidération. Alors que j'étais sur la planète Terre depuis un demi-siècle, je n'avais pas assimilé ce fait géant, cette évidence éclatante, connue de toutes les femmes depuis la nuit des temps, nié seulement depuis quelques petites décennies par une pensée féroce et individualiste en Occident.

"Même l'Eglise catholique a été obligée de reconnaître que ce n'était pas un péché de bander dans ces moments-là, a renchéri un peu plus tard mon ami John, quatre-vingt-dix ans, car ce mouvement du corps est indépendant de la volonté de l'homme. Ça peut lui tomber dessus à n'importe quel moment. On peut être fatigué, éreinté, déprimé, obsédé par des soucis financiers et affectifs

gravissimes... il suffit de descendre dans la rue et de voir une jolie brin de fille dont on devine les seins à travers le T-shirt, et whoosh, le désir nous envahit, nous transporte ! »

« Je me souviens (a dit un autre ami, *mon Ami*), après mon divorce, m'être retrouvé seul dans mon atelier – c'est une période que j'ai voulue solitaire, aussi – mais il y a eu des moments vraiment très difficiles. Là, je me posais la question de savoir jusqu'où je pouvais vivre cette vie à la campagne avec moi-même pour seule compagnie, sans avoir envie tout le temps d'aller en ville. Boire un verre ou deux sur une terrasse et voir passer de belles femmes, qu'est-ce que ça me fait du bien..."

“ Penses-tu, ai-je demandé à Ralph, que ce qui se passe entre les yeux d'un homme et le corps d'une femme a quelque chose d'atavique ?

– Oui, m'a-t-il répondu, j'en suis complètement convaincu. Ne serait-ce que la manière dont, souvent, les femmes marchent dans la rue, le regard baissé... parce que si leurs yeux rencontrent ceux des hommes, c'est une provocation. Alors que moi, mes yeux se baladent en permanence..."

« La semaine dernière, m'a raconté encore John, j'étais dans un restaurant avec une amie et à une grande table juste à côté il y avait une douzaine de jeunes gens, dont une fille d'une beauté éclatante. Ses proportions, sa façon de bouger, tout son corps étaient pleins d'harmonie. Je me suis rendu compte que si je la regardais d'une manière "mâle", sexuelle, elle était follement attirante, d'une beauté incroyable... alors que si je la regardais avec mon œil de photographe, elle n'était pas si belle que ça. Mais elle rayonnait la santé !

– Donc la santé faisait partie de son sex-appeal ? ai-je demandé.

– Exactement. Là, c'est naturellement lié à la fécondité... Et l'accès de désir instantané est terriblement difficile à contraindre ; c'est même très pénible ! Tout en sachant que, dans deux ou trois heures, ce sera passé.

– Deux ou trois heures ?

– Oh oui ! après cette fille, ça m'a bien pris deux ou trois heures pour me remettre.”

Nous avons voyagé si loin les amis, si loin de nos instincts, que nous oublions à quoi ils servent. Nous oublions notre mortalité, notre fragilité, notre fécondité, notre lien à toutes les espèces, et à la planète que nous habitons. Tout comme nous sommes capables de discourir à l'infini sur les pratiques humaines en matière de nourriture sans mentionner serait-ce en passant le fait que manger est indispensable à notre survie, de même, on s'abstient de mentionner qu'au départ, les hommes regardent les femmes dans le but d'évaluer leur fécondité (c'est bien la raison pour laquelle ils ne me regardent plus !!)

“Mais enfin, s'exclameront certains hommes, la dernière chose à laquelle je pense quand je mate une fille c'est à la mettre en cloque !" Voilà l'orgueil humain : naïvement, et avec la meilleure foi du monde, nous sommes persuadés de savoir ce que nous faisons et de faire ce que nous voulons. En approchant une guenon pour copuler avec elle, le chimpanzé ne songe non plus aux rejetons qui résulteront de l'acte. Il ne se dit pas : “Tiens, voilà une bonne guenon aux gènes qui pourraient avantageusement se combiner avec les miens.” De même, les hommes qui fréquentent des boîtes de nuit avec *lap dancers*, ces jeunes danseuses quasi nues qui viennent se trémousser sur leurs genoux,

seraient étonnés d'apprendre qu'ils donnent dix fois plus de pourboires aux filles en période ovulatoire.

La boutade beauvoirienne est en fait un truisme. *Evidemment* que l'on ne naît pas femme (ni homme, du reste). On naît bébé. Au début de la vie intrautérine, corps et esprit n'en font qu'un ; garçon et fille sont pareillement mêlés à de la chair féminine, celle de leur mère. Mais les chemins des bébés mâles et femelles divergent très rapidement, *et pour cause* : ils n'ont pas la même destinée reproductrice. Quelles sont les retombées psychiques de cette différence ?

**Chemin des filles** – Sauf à porter le voile intégral ! : *pression*, agréable ou désagréable, des regards, et souvent des paroles voire des mains, des hommes sur votre corps. Devoir constamment réagir à cela, constamment prendre des décisions, apprendre à dire *non*, ou *oui mais* ou *non mais* ou *oui un peu* ou *peut-être plus tard*, etc. Un humain n'a pas la même expérience de la vie, pas le même sentiment de soi ni de son corps, selon qu'il est, ou non, forcé à en devenir conscient de son corps dès qu'il se trouve en public. On peut devenir gauche... rouler les mécaniques... faire semblant de rien (et "ils" vous voient alors faire semblant de rien, et vous les voyez vous voir faire semblant de rien, et ainsi de suite)... Ce qui est certain, c'est que dans les rues de nos villes, souvent, une jeune femme ne pense plus qu'à ça. Le cours de sa pensée intérieure a été brisé.

Le regard des hommes sur notre corps nous sépare de nous-mêmes – et ce, de la petite enfance jusqu'à l'orée de la vieillesse. Fillette, on a un corps qui, malgré nous (parfois même à notre insu), peut susciter chez un homme ou des hommes des mouvements qui nous surprennent, nous bousculent, nous déstabilisent, nous troublent, nous terrifient, nous ravissent, nous enchantent, nous choquent, nous interpellent, nous laissent perplexes, parfois dévastées et en sang, parfois ébouriffées et tremblantes, en tout cas transformées. L'homme en question peut être un inconnu, ou au contraire quelqu'un que nous connaissons bien, un parent proche – frère, cousin, père, beau-père. Et, bien sûr, l'un n'empêche pas l'autre.

**Chemin des garçons** : S'il a été humilié par une femme pendant la petite enfance, le garçon développera souvent une rage misogyne. Dès l'entrée en maternelle on lui signifie qu'il doit se prouver, ne pas pleurer, ne jamais avouer de faiblesse – sans quoi, dans le groupe des garçons, il risque de devenir un souffre-douleur. On s'attend de lui qu'il se montre fort, qu'il excelle et brille d'une façon ou d'une autre, qu'il participe à de stressantes épreuves compétitives, physiques ou mentales, qu'il prenne des risques. Que le garçon grandisse dans une société traditionnelle ou "avancée", on lui fait comprendre qu'il doit *réussir* pour être un homme. Or il a tant et tant d'occasions d'échouer ! Très souvent il a peur devant l'avenir, et cette peur suscite en lui angoisse et colère. Il a de fortes chances de glisser alors vers des comportements à risque : abus de substances ; vitesse au volant ; délinquance ; criminalité. *Héros et bourreaux ont des destins analogues* (Romain Gary nous rappelle que la plupart des Résistants étaient, avant la guerre, "de petites frappes", le rebut de la société.) N'oublions pas non plus le service militaire, volontaire ou obligatoire (des dizaines de millions de jeunes gens sorts morts au XXe siècle parce que nés hommes). Les garçons redoutent de tomber dans le piège que leur tendent les filles... qui, souvent, utilisent leur séduction - leur beauté - - comme une arme. Et s'ils se mettent en couple ils connaissent, quand leur femme les trompe, une

jalousie insupportable, meurtrière ; là aussi l'élément atavique est fort. Les hommes meurent avant les femmes ; ce sont les champions de la crise cardiaque et du suicide.

Ajoutons encore que, là où les femmes sont intégrées dans la société de façon "verticale", par des liens très physiques aux bébés et aux vieillards, les hommes ont tendance à se vivre en "électrons libres". Ils souffrent plus de la solitude que les femmes - et, pour se sentir exister, ont fortement tendance à se lier à l'horizontale. Ils forment des groupes, en uniforme ou non : la bande du bistrot, les collectionneurs de ceci ou cela, les sportifs, les militaires, les prêtres, les évêques, à l'infini.

À la fin de la vie, les yeux se ferment et l'esprit s'éteint, à nouveau l'humain se fond dans la matière ; alors la différence des sexes s'estompe et s'efface.

Le harcèlement soulève en fait le dilemme central de l'humanité : concilier notre état animal, d'une part, et, de l'autre, notre aspiration aux droits et aux libertés individuels. Beaucoup l'ont dit, ces derniers temps : si l'on veut résoudre le problème du harcèlement il faut repenser l'éducation des enfants – oui dès tout petits, oui, dès avant la cour de récré – mais, à mon sens, *surtout à l'approche de la puberté*. Il est troublant de constater que l'âge nubile, après avoir inspiré à toutes les sociétés de l'Histoire humaine des rites de passage de la plus haute importance, soit passé entièrement sous silence par nos sociétés laïques. Ici encore, soucieux de promouvoir l'égalité entre les sexes, nous rechignons à reconnaître ce qui les distingue. Or que cela nous arrange ou non, à la puberté ces différences sont flagrantes, liées à notre destinée reproductrice. Si on préfère se boucher le nez et regarder ailleurs, on le laisse entier.

Je sais bien qu'il existe des gigolos pour femmes, et des hommes battus par leur épouse. Je sais bien que les femmes regardent les femmes aussi et les femmes regardent les hommes aussi et les hommes s'occupent de leur beauté... mais cela n'a *rien à voir*. Jamais les femmes anonymes ne suivent les hommes anonymes dans la rue, ni ne les lorgnent de façon appuyée, ni ne leur pincotent les fesses dans l'ascenseur, ni ne les violent. Surtout, elles n'échafaudent pas des industries multimilliardaires pour vendre de la chair masculine, virtuelle ou réelle, à des consommatrices avides et addictes. Dire que pour résoudre le problème il faut favoriser une société "unisexe" ou "multisexe" ce n'est pas porter des œillères, c'est se bander les yeux.

### **3. Candeur, quand tu nous tiens !**

Suite à la publication de son deuxième roman, *Folle*, en 2007, l'auteure québécoise Nelly Arcan passe à l'émission de grande écoute "Tout le monde en parle", invitée par l'animateur Guy A. Lepage. Dans une nouvelle posthume (elle s'est suicidée par pendaison à l'âge de 36 ans, en 2009), Arcan racontera qu'elle avait énormément réfléchi à la robe qu'elle allait mettre ce soir-là, pour paraître devant des millions de téléspectateurs. Le choix sur lequel elle s'est arrêtée a eu un effet catastrophique : il s'agissait d'une petite robe noire, très moulante et décolletée, montrant généreusement le haut de ses seins (seins qui, ce n'est pas un détail, avaient subi de nombreuses chirurgies et dont elle était très fière). Il faudrait pouvoir regarder cette émission avec des arrêts sur image : non seulement sur le visage d'Arcan mais sur celui de Lepage et des autres invités, tous des

hommes. Vers le milieu de l'interview, tout en coulant un regard appuyé sur la poitrine de son invitée, Lepage demande pourquoi elle a choisi cette tenue provocante. Tel un lapin coincé dans les phares d'une voiture, Arcan se fige de terreur... puis se met à bégayer. Les autres invités sont mal à l'aise : ils ne veulent pas fixer les seins de Nelly, mais ne savent pas quoi faire de leurs yeux. Encore et encore, en parlant, leur regard se glisse malgré eux vers la magnifique poitrine à moitié nue. Ils le ramènent et l'obligent à fixer le vide devant eux, ce qui leur donne un air idiot...

Je n'avais pas vu cette émission lors de sa diffusion, je ne l'ai vue que dix ans plus tard, au printemps dernier, en assistant à Genève à *seXclure*, pièce de la chorégraphe argentine Marcela Sanpedro. Pendant la discussion qui a suivi la pièce, j'ai dit : "C'est très impressionnant. Personne ne savait mieux que Nelly Arcan qu'un plateau de télévision est une forêt dangereuse, et les animateurs de *talk-show* des chasseurs. Or, pour s'aventurer dans cette forêt, elle a décidé de se déguiser en biche." Ma remarque a suscité les protestations de plusieurs féministes dans la salle. "Mais enfin ! C'est comme si vous disiez : *elle l'a bien cherché !*"

J'avoue avoir du mal à comprendre ces poses naïves. Franchement. Nous avons le droit de montrer nos seins, signe par excellence de la fécondité chez une jeune femme, de sa capacité de nourrir des petits... et les hommes n'ont qu'à ne pas réagir. Autant dire : j'ai le droit de traîner un morceau de chair crue devant le nez d'un fauve affamé, et gare à lui s'il ouvre sa gueule !

Reprenant la métaphore de la forêt, les hommes pourraient en toute bonne foi fonder une association nommée "Les Frères d'Actéon". En voici le récit fondateur : *Je chassais le cerf avec mes chiens et, dans une clairière de la forêt, je suis tombé par hasard sur Diane qui se baignait nue avec ses jeunes et belles courtisanes. Comme elles étaient là, je les ai vues, je n'ai pas détourné les yeux. Oui j'ai regardé. J'ai eu plaisir à les voir. Elles étaient belles et mes yeux ont caressé leurs formes. Pour me punir de cet instant de bonheur, même si je n'y étais pour rien, Diane m'a transformé en cerf, et mes propres chiens m'ont dévoré. Elle que je n'avais pas dévorée, elle que je n'avais pas traitée en proie, elle a fait de moi une proie impuissante, à la merci des prédateurs que j'aimais. Mes chiens ont enfoncé leurs crocs dans ma chair, ils ont déchiqueté mon corps, arraché mes membres, lappé mon sang.... tout cela parce que mes yeux se sont posés sur une beauté qui s'est présentée à moi sans que je l'eusse cherchée.* Innombrables sont les femmes qui, de nos jours, se comportent en Diane, appelant à la vindicte contre des hommes qu'elles ont provoquées... et là, au lieu de dire "en toute innocence" je préfère dire "en toute ignorance".

Il faut dire que depuis l'invention de la photographie et du cinéma, nous autres femmes sommes programmées pour raisonner ainsi. Fonçant dans la brèche de notre déni de l'animalité, coupée de notre corps depuis l'enfance, habituées à nous voir de l'extérieur, à "corriger" notre apparence dans tous les miroirs devant lesquels nous passons, nous dépensons énormément de temps et d'argent à nous transformer en objet. Oubliant tranquillement qu'au départ la coquetterie féminine servait à attirer le regard et à attiser le désir des hommes, c'est en toute bonne foi que, lorsque les hommes réagissent à cette beauté, nous sommes offusquées ! Par exemple cette jeune actrice américaine qui a trouvé normal de s'asseoir sur un canapé avec Harvey Weinstein pour lui montrer ses publicités de soutiens-gorge. Ou encore, regardez ce petit film : les jeunes femmes de Miss Pérou qui ne trouvent



pas contradictoire de se trémousser en maillot de bain, hypermaquillées, en talon aiguilles, tout en récitant les statistiques des violences contre les femmes.

Même si le harcèlement sexuel sous une forme ou une autre est sans doute universel, c'est cette dissociation qui caractérise notre société à nous. Oui, tout en parlant liberté, l'Occident moderne instaure le *double bind* comme norme souriante. D'une main il encourage les femmes à être sujets, de l'autre il les pousse de mille manières à se transformer en objets (et elles obtempèrent, hélas, dans les deux sens). D'un côté, en affichant partout de sublimes jeunes femmes super-sexy en petite tenue, il incite les hommes à bander ; de l'autre, il leur intime l'ordre de ne pas donner suite à leur émoi. Oui, notre société est "allumeuse" à un point sans précédent dans l'Histoire... et le plus drôle c'est nous ne nous en apercevons même pas.

#### **4. La digue de la prostitution**

La phrase par laquelle les jeunes harcelées expriment leur indignation est significative. Elles disent, très souvent : "Ils nous traitent comme des putes ! On n'est pas des putes !"

Pensez aux employés qui, ça et là, peuvent dire de leur patron : "Il me traite comme un esclave ! je ne suis pas son esclave !" Nous sommes choqués de voir les images montrant le lynchage, la mutilation et l'humiliation des Noirs aux USA jadis, ou la vente des migrants aujourd'hui en Libye... Car nous savons, désormais, qu'il n'y a *pas* d'esclave – du moins, que personne ne naît pour être esclave, et que l'esclavage bafouent nos valeurs liées au respect de l'individu. En revanche quand les prostituées sont tuées, se suicident ou se droguent à mort, nous haussons les épaules et détournons le regard ; ça, c'est "business as usual".

Je cite Ran Gavrieli, spécialiste israélien de la pornographie et de la prostitution : *"Un fort pourcentage [des prostituées] ne vit même pas jusqu'à l'âge de cinquante ans. Je parle des pays où l'espérance de vie est actuellement autour de 75, 76 ans... elles n'arrivent pas à la cinquantaine. A cela, quatre raisons principales : elles meurent par la drogue, par les MST, assassinées par un client, un mac, un petit ami... et la quatrième raison est, à nouveau, le suicide. Car si vous êtes une prostituée, devant la caméra ou non, vous êtes dans une situation que l'on peut décrire comme la mort sociale. Nous avons tous dîné avec des gens qui ont consommé de la prostitution, qui sont allés dans un bordel au moins deux, trois fois... Jamais nous ne dînons avec une prostituée, du moins pas déclarée telle. C'est ça, la mort sociale. Ce n'est pas "chic", pas le moins du monde."*

Une forte proportion de travailleurs et travailleuses du sexe a enduré dans l'enfance ou à l'adolescence de graves violences physiques ou psychiques ; si l'abus et le harcèlement sont répréhensibles, comment la prostitution et la pornographie seraient-elles acceptables ? Ce n'est pas logique. Ne doit-on essayer d'imaginer un avenir où les films de porno hard susciteraient la même incrédulité que les photos de Noirs lynchés, ou trimant sans salaire dans les champs de coton ? À mon sens, le tsunami de #moi aussi ne sera vraiment utile que s'il fracasse enfin la digue de la prostitution, et nous amène à prendre conscience du fait que *personne ne naît pour être pute*.

Il est éclairant d'écouter la journaliste américaine Susannah Breslin, connue pour ses recherches sur les industries du sexe, et qui tient un blog où les hommes sont encouragés à s'exprimer. Sa position est complexe.



1° Elle est très critique du féminisme : *“Si vous voulez parler de cela, il vous faut entrer dans cet univers, l’étudier, apprendre à connaître ces gens, y passer du temps. Au lieu de cela, les féministes fabriquent des abstractions au sujet du travail sexuel ; elles sont trop froussardes pour aller vraiment explorer l’industrie.”*

2° Elle trouve ce monde terrifiant. *“Étudier l’industrie du sexe est un travail très exigeant. C’est dur d’être un travailleur du sexe, c’est dur d’habiter ce monde-là et c’est dur aussi de l’étudier et de le fréquenter, parce que c’est brutal. (...) On voit les pulsions qui nous animent pour de vrai. J’ai mis de longues années à m’en remettre. Une fois qu’on a vu l’humanité mise à nu, on passe un moment à vouloir le dé-voir, retourner vivre au pays de Cendrillon”.*

3° Elle pense qu’en dernière analyse, dans l’industrie du sexe, il s’agit de l’amour. *“Je dirais que la chose que partagent la plupart des stars masculines du porno, c’est leur désir désespéré d’être aimé par les femmes. (...) l’histoire c’est que le gars décroche toujours la fille. Les femmes sont magnifiées, et parfois la misogynie qu’on voit est en réalité une réaction au désir intense. Voyez, ce n’est pas facile de maintenir dans la tête en même temps ces idées apparemment contradictoires : ‘Je veux totalement posséder cette femme parce que je l’aime à la folie, mais en même temps le fait d’être dominé par ce désir me donne envie de la tuer.’ Et c’est ainsi qu’on en arrive à ces vidéos insensés de viol en réunion.”*

On sent chez la journaliste une tension entre, d’une part, le désir (que je partage) d’être lucide et empathique, de ne pas être dans la dénonciation facile, dans le manichéisme – femmes pures victimes hommes purs bourreaux - , et d’autre part le fait (que je comprends) d’avoir quand même été traumatisée par la violence de ce monde. Elle dit pour conclure qu’elle cherche à garder une attitude *yin* et *yang*, savoir que l’ombre existe mais ne pas oublier la lumière. Ces ombres et cette brutalité ont toujours hanté l’inconscient humain (cf Bosch... ou l’Enfer sur les façades des cathédrales...) mais aucune société avant la nôtre n’a cru utile de les mettre à nu, les répéter, les ressasser, les magnifier, les flanquer sous les yeux de tous les hommes à tout instant. Au contraire, on voyait l’utilité de sublimer ces peurs, angoisses, terreurs, pulsions violentes, de les refouler, d’en détourner l’attention. C’est une chose *toute nouvelle dans l’histoire de l’humanité*, de décider que ce qu’il faut faire avec ses pulsions c’est les déchaîner, les exacerber, les encourager à devenir encore plus spectaculairement violentes : au lieu de filmer un viol en réunion avec dix hommes on va le faire avec dix, puis, pourquoi pas, avec 1000...

Certes la violence de la pornographie a à voir avec la solitude des hommes, leur côté "électron libre" évoqué plus haut, leur angoisse de se savoir mortels. Susannah Breslin le dit à la fin de l’interview : *"Je pense que l’autre aspect de ça c’est la solitude. Ils sont affamés de liens humains. Je pense que là où les femmes désirent un lien affectif pour transcender la solitude incontournable de l’être humain ; les hommes, eux, désirent un lien physique, donc ils vont dans ces endroits où quelqu’un les touchera."*

Hélas, Breslin ne semble pas s’apercevoir que l’industrie de la pornographie instrumentalise et reconduit cette angoisse masculine à des fins pécuniaires. C’est une chose d’avoir de la sympathie pour les acteurs ou consommateurs de la pornographie et de comprendre ce qu’ils cherchent là-dedans ; c’en est une autre de demander *qui a intérêt à ce que ces films se fassent ?* L’analyse de

Breslin – et de bien d'autres, autour de nous – est ahistorique. Jamais elle ne se demande : de quelle manière et pour quelles raisons tout cela s'est-il mis en place ? Où va l'argent engendré par ces films ? À l'entendre, l'industrie pornographique est aussi éternelle et inamovible que la voûte céleste. Et le fait que dans nos sociétés ces images sexuelles violentes, répétées à satiété, constituent pour une majorité de garçons prépubères leur première (et parfois unique) éducation sexuelle ne semble pas la déranger. Peut-être n'a-t-elle pas de fils... ?

Ce sont les industries, bien sûr, qui tirent de ce "resurgissement de la jungle" des bénéfices faramineux.

## **5. Harcèlement et capitalisme**

À mon sens, la question qu'il faudrait poser n'est donc *pas* "Comment punir à la hauteur de leur crime les innombrables et horribles machos aux mains baladeuses ?" mais plutôt : pourquoi sévit en ce moment, y compris et peut-être surtout dans nos sociétés libertaires, cette vraie épidémie de harcèlement sexuel ?

Les industries – toutes multimilliardaires – du cinéma, de la publicité, des jeux vidéo, des armes à feu, de la beauté, de la mode, de la pornographie, du régime, de la chirurgie esthétique..., *manipulent nos désirs et besoins innés* (celui des filles d'être belles et celui des garçons d'être forts) *et les transforment en addictions*. Elles renforcent et reconduisent des clichés qui nous touchent aux tripes pour la bonne raison qu'ils viennent du fond des âges, et que deux petits siècles de concepts généreux et de principes égalitaires ne suffisent pas pour défaire des millions d'années d'évolution de notre génome. Elles déclarent aux habitants de toutes les villes du monde : *Regardez, hein ? ça fait envie, n'est-ce pas ? ! pourquoi ce ne se serait pas pour vous aussi ?* – et ça marche, excitant un désir diffus (*Ah ! on peut être un mec comme ça ! une fille comme ça ! il suffit de...*) indéfiniment frustré donc renouvelable. Une publicité qui pour vendre une voiture drape une très belle femme sur le capot transmet un message aux hommes : "Si vous achetez la bagnole la nana viendra avec !" mais aussi un message aux femmes : "Ne sortez qu'avec un mec qui peut s'offrir cette bagnole-là !"

Le même schéma vaut ici que pour toutes les addictions : dans ses moments de malaise, de plus en plus nombreux dans notre monde pressé et stressé, la réaction naturelle de l'être humain est d'aller chercher une réponse qui soulage au plus vite. S'il se trouve dans un contexte traditionnel, sans accès à des solutions faciles mais illusoire, il devra prendre son mal en patience et trouver une autre forme de réponse. Mais notre société met à sa disposition des raccourcis qui, tout en le soulageant, créent une addiction. Les substances psychoactives en font partie, c'est bien connu, et on admet la nécessité de légiférer là-dessus. La pornographie en fait partie aussi... mais là, notre terreur de la censure est telle qu'on laisse faire ! On parle volontiers des narcodollars, mais non de pornodollars. Or l'analogie est rigoureuse : *dans les deux cas une industrie 1° profite de notre fragilité 2° l'aggrave et 3° la pérennise*. Et quand, stimulé du matin au soir par des femmes nues ou à moitié nues, les hommes ont un geste déplacé (que n'auraient pas eu leur père ou leur grand-père, "inhibés" par les commandements religieux et le regard des proches), on leur tombe dessus : *Mais enfin ! de quel droit... ?*

En clair, en ôtant les freins posés au désir masculin par les structures religieuses “surannées” pour le remplacer par le laissez-faire économique, nous n'avons pas fait grand-chose d'autre que de démocratiser le droit de cuissage.

Ainsi, même si nous aimons, nous autres Occidentaux, à nous pavaner devant les autres civilisations en se vantant de notre liberté et en leur reprochant leurs moeurs répressives, nous ne sommes pas libres : ni les filles, ni les garçons ; et il faut le savoir. La seule chose libre là-dedans c'est le marché. Il n'est probablement pas très utile de repenser l'éducation sans repenser en même temps la société de consommation, sans critiquer l'instrumentalisation du corps (masculin ou féminin) dans le but de vendre des produits, sans mettre de sévères limites à la tendance qu'ont les mâles alphas à s'arroger éhontément, non seulement les fesses des femelles, mais les ressources de la planète.

Le projet Madeleine H/F est porté par Réseau en scène Languedoc-Roussillon, en partenariat avec le Mouvement HF LR, Languedoc-Roussillon livre et lecture, Languedoc-Roussillon Cinéma et le Frac Occitanie Montpellier.

Il est cofinancé par l'Union européenne (FSE), dans le cadre du programme opérationnel national Emploi et inclusion en Métropole 2014-2020 et par le Ministère des familles, de l'enfance et des droits des femmes.



Languedoc-Roussillon  
livre et lecture

languedoc.roussillon  
cinéma

FRAC  
Occitanie Montpellier



Ce projet est cofinancé par le  
Fonds social européen dans le  
cadre du programme opérationnel  
national « Emploi et inclusion » -  
2014-2020